

Leçon de mort *Head On* de Fatih Akin

Élise Dion

Volume 23, Number 4, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dion, É. (2005). Review of [Leçon de mort / *Head On* de Fatih Akin]. *Ciné-Bulles*, 23(4), 58–59.

fait sa petite révolution. Jan, Jule et Peter préfèrent combattre le système à leur façon en créant leur propre cellule et en posant des actes (pénétrer dans des résidences cossues et virer tout à l'envers) afin d'aviser les mieux nantis que « le temps des vaches grasses est terminé ». Combattre le système économique par des gestes flamboyants, et éduquer (d'où le titre du film) les privilégiés pour qu'ils cessent de s'enrichir sur le dos des plus pauvres.

The Edukators se divise en deux parties distinctes. Exception faite de la mise en contexte des personnages, la première moitié du film, agitée, s'attarde aux actes de résistance du trio subversif. La caméra est alerte — c'est filmé à la manière du célèbre *Dogme* de Lars von Trier et Thomas Vinterberg — et il y a plusieurs coupes au montage qui offrent un rythme haletant et font monter la pression. On se promène d'une scène à l'autre, coincés comme les protagonistes entre notre désir de transgresser les règles et notre obligation de se conformer aux exigences sociales. À mi-parcours, Weingartner gagne son pari de rendre le spectateur partie prenante des combines de ces jeunes à la révolte grisante.

À la suite d'un coup foireux, les trois amis se verront obligés de prendre en otage un riche homme d'affaires. Dorénavant, le récit s'articule autour de la confrontation entre trois jeunes paumés contestataires et un bourgeois gentilhomme qui, naguère, pataugeait lui aussi dans le militantisme de gauche; un businessman qui endosse aujourd'hui ce qu'il dénonçait autrefois. C'est à ce moment que commence la seconde partie du film, confinée essentiellement dans une modeste bicoque isolée au fond des bois. Le décor est apaisant, la vitesse de croisière s'est passablement ralentie, les dialogues font suite à l'action du début et les intrigues amoureuses peu captivantes trouvent leur finalité.

À vrai dire, **The Edukators** alterne entre l'efficacité (l'aspect thriller, la critique

sociale) et les coups d'épée dans l'eau (la confrontation des idées, la finale tirée par les cheveux). Toutefois, le sentiment de révolte et le désir d'éveiller les consciences qui englobent l'ensemble de la démarche conserve sa pertinence grâce au brio des trois jeunes comédiens. En plus d'insuffler une énergie contagieuse au film, Stipe Erceg, Julia Jentsch et Daniel Brühl (le seul qui soit connu, au Québec, grâce à sa prestation dans **Good Bye, Lenin!**) sont criants de vérité. Les trois acteurs endossent avec un plaisir apparent les idéaux véhiculés par le réalisateur en ajoutant une touche personnelle à leur personnage, faisant en sorte que chacun assume son engagement social d'une manière particulière. De plus, le choix de tourner le film entièrement caméra à l'épaule avec les éclairages naturels s'avère une décision judicieuse qui confère un réalisme social à l'ensemble du projet.

De par son sujet, **The Edukators** rappelle les partis pris du cinéaste Costa-Gavras (**Z, Amen**), sans toutefois égaler sa maturité et sa finesse lorsqu'il est temps d'exposer les multiples enjeux politiques découlant du thème traité et de cerner les motifs qui poussent ses protagonistes à agir sur leur destin par le biais de l'activisme. Néanmoins, il faut féliciter le jeune réalisateur allemand pour avoir mis en image les préoccupations altermondialistes. Une démarche légitime encore trop rare dans le domaine de la fiction cinématographique. ■

The Edukators

35 mm / coul. / 126 min / 2004 / fict. / Allemagne-Autriche

Réal. : Hans Weingartner
Scén. : Hans Weingartner et Katharina Held
Image : Matthias Schellenberg et Daniela Knapp
Mus. : Andreas Wodraschke
Mont. : Dirk Oefelshoven
Prod. : Y3 Film et Coop 99 Production
Dist. : Vivafilm
Int. : Daniel Brühl, Stipe Erceg, Julia Jentsch, Burghart Klaußner

Head On
de Fatih Akin

Leçon de mort

ÉLISE DION

Le regard pénétrant de Cahit (Biro Ünel). Sa gueule de dur à cuire, son goût pour l'alcool et les longues nuits d'excès. Le sourire candide de Sibel (Sibel Güner). Ses fesses bombées, son nez cassé, sa manière de danser. Histoire d'amour il y aura entre ces deux écorchés du cœur, mais **Head On** n'est pas que cela. Si l'on a tôt fait d'être surpris, puis séduit par cette coproduction turco-allemande, c'est d'abord et avant tout parce qu'il y est question d'apprendre à vivre en narguant chaque jour la mort et qu'un tel sujet exigeait son lot de scènes-chocs, ainsi que la démesure et le rythme insufflés par Fatih Akin. À grandes gorgées de bière et de musique à tue-tête, le cinéaste nous propose un film dont l'intensité n'a d'égale que l'ennui provoqué habituellement par ce genre de production.

Dès leur première rencontre, Sibel demande à Cahit de l'épouser. À leur deuxième, Cahit lui file un truc pour ne pas rater sa prochaine tentative de suicide. Il faut couper le long des veines et non pas au poignet. Alors qu'ils ont un troisième rendez-vous dans un bar bondé, elle réitère sa demande en mariage et, lui, l'engage. Elle brise une bouteille de bière, s'ouvre les veines avec le verre cassé, dans le bon sens cette fois. Maculés de sang, les futurs époux rentrent à l'hôpital psychiatrique où ils ont chacun été recueillis après avoir tenté de se suicider. Cette introduction frappe de plein fouet et le sang qui coule à flots participe d'une rhétorique où se côtoient sans cesse la douleur et le plaisir, la mort et la vie. À défaut de savoir comment vivre, l'un après la perte d'un être cher, l'autre dans une famille



Head On

musulmane extrêmement stricte, ces deux immigrés allemands chercheront leur liberté d'abord dans la mort, puis dans le sexe et la drogue, et enfin, dans l'amour. Liberté qui se dérobe à eux au détour de nombreux obstacles et qu'ils ne vont acquérir qu'à certains moments. Au terme d'un long parcours où suicide, bagarre mortelle, internement, viol et voyage les auront obligés à renaître chaque fois de leurs cendres, ils trouveront enfin la sérénité, du moins pour quelques instants.

La logique instaurée par Akin est somme toute assez simple : on doit mourir pour renaître, renaître pour mourir, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on trouve une stabilité et un bonheur paisible. Et il importe peu que le spectateur soit d'accord ou non avec cette leçon de morale certes discu-

table puisque c'est ici le parcours des protagonistes qui compte davantage que leur destination.

Head On est aussi, et peut-être avant tout, un fort beau spectacle dans lequel musique et mise en scène ont tôt fait de nous impressionner. Les premières images montrent un groupe de musique traditionnelle turque, filmé de manière frontale, entamant une pièce qui viendra ponctuer les épisodes du drame et offrir un contrepoint intéressant à l'histoire éclatée de ces deux germano-turcs qui ne cessent de se débattre avec leurs origines et leurs émotions tourmentées. Enrichissant le drame qui se joue tout en permettant un certain recul sur les événements, ces intermèdes musicaux illustrent à quel point Akin n'a rien laissé au hasard. À la fois extrêmement

près des personnages et de l'histoire racontée, s'inscrivant par là davantage du côté des drames sociaux, le cinéaste a aussi le souci d'une mise en scène qui présente, sinon une bonne dose d'inventivité formelle, du moins une façon singulière et originale de montrer le mal de vivre, la douleur d'aimer et les côtés obscurs de l'Homme. ■

Head On

35 mm / coul. / 121 min / 2004 / fict. /
Allemagne-Turquie

Réal. et scén. : Fatih Akin
Image : Rainer Klausmann
Mont. : Andrew Bird
Prod. : Stefan Shubert et Ralph Schwingel
Dist. : Vivafilm
Int. : Birol Ünel, Sibel Kekilli, Catrin Striebeck,
Güven Kirac, Meltem Cumbul, Zarah McKenzie,
Stefan Gebelhoff